

Mircea Nedelciu, le théoricien littéraire

ADINA DINIȚOIU

The text aims to discuss the theoretical positioning assumed by the writer Mircea Nedelciu through his texts, whilst placing them in the socio-political context of the '80s. At least according to the declarations Nedelciu makes in the '90s, the so-called "textual engineering" used in his prose is conceived as a subversive strategy against the official censorship.

Starting from 1980 onwards, it is becoming increasingly clear that "the young generation" (with or without any quotation marks added to its name) self-imposes itself through the theoretical vocation it displays, thus renewing its links with the theoretical gusto previously displayed during the interwar period (and, taking a step backwards, over the '60s and the '70s generations, too). Amongst the '80s generation, Mircea Nedelciu was considered one of its leaders due to the precision and incisiveness of his theoretical positioning, not to speak of the fact that he was the first to make his debut amongst co-generational peers, in 1979.

The failure to resist politics through an Aesop fable-writing type of discourse questions the very ability of the literary text and its active reading to have any actual social impact. Yet, it is already a seeming fact that Nedelciu (alongside his peers) "initiated" the advent of a strong generation of theoreticians, where it was felt and theorised – though without generically using the term as such since, at the time, the term was rather vague and he was far too rigorous as a theoretician to have used it – the change of paradigm known as postmodernism.

Mots-clés: Mircea Nedelciu, la génération 80', textualisme, anthropogeny, postmodernisme.

On a dit souvent que la force de la génération '80 tiendrait dans sa capacité de s'organiser comme „groupe de pression” se réclamant d'une „plateforme” commune. C'est l'image qu'on a aujourd'hui, après plus de vingt ans du début de ses principaux représentants, de ceux que le temps a confirmés et qui vérifient aujourd'hui l'idée de génération. Dans les années '80, l'idée d'une nouvelle génération (différente des écrivains qui avaient débuté dans les années '60 respectivement '70) était vivement disputée (ou plutôt rejetée par les pontifes de la critique de l'époque, comme Radu G. Teposu, Laurențiu Ulici, Cornel Ungureanu etc) par la critique, mais aussi par les jeunes écrivains, les derniers s'affirmant activement surtout dans les revues des étudiants – „Dialog” à Iassy, „Amfiteatrul” à Bucarest, „Echinox” à Cluj. Sans oublier, bien sûr, les prestigieuses „România literară”, „Tribuna”, „Ateneu”, „Astra”, „Viața Românească”. Une perspective globale sur les enquêtes et les interviews, sur les chroniques littéraires et les articles théoriques qu'y font paraître les jeunes écrivains (la plupart issus de la Faculté des Lettres) conduit, en effet, à la plateforme théorique de ce que l'on va appeler par la suite le

postmodernisme roumain. Indéniablement, l'activité théorique de la génération est considérable. En témoigne l'anthologie coordonnée par Gheorghe Crăciun et publiée en 1999 aux Éditions Paralela 45¹. On y retrouve des textes signés par les critiques, par les écrivains eux-mêmes (poètes ou prosateurs) ainsi qu'un dossier de la réception (surtout de l'idée de génération).

De cette génération, Mircea Nedelciu fut un des leaders incontestables. Aussi avons choisi d'examiner ce que furent ses prises de position théoriques non sans nous arrêter, au passage, sur „l'atmosphère” que respiraient les revues culturelles de l'époque. Côté „management”, il apparaît qu'après les années '90 les écrivains en vogue de la génération en question, son noyau „dur”, ont su gérer leur „capital symbolique”: ils se sont installés dans des positions culturelles importantes (dans des universités, des rédactions des revues, des maisons d'édition) tout en réalisant une solide image – d'histoire littéraire, bien sûr, car après les années '90 l'esprit de génération s'étiole, chacun suivant sa propre voie – de la génération qui leur a permis de s'affirmer (voir à ce propos les anthologies „générationnistes” publiées aux éditions Paralela 45).

À propos de la génération littéraire: un dialogue réalisé par Călin Vlasie (futur auteur quatre-vingtard)² avec Nicolae Manolescu laisse apparaître assez clairement que la génération '80 ne s'était pas encore manifestée comme telle dans les pages des revues culturelles bien que les jeunes écrivains fussent actifs dans les cénacles (le premier volume de prose courte de Mircea Nedelciu n'allait paraître que l'année suivante). À l'époque, on se demandait quelle figure faisait la „timide génération '70” après celle, importante, des années '60 (dont Manolescu lui-même était issu). Ignorant le sens polémique de la question de Călin Vlasie qui se posait déjà en „héault” de l'orientation littéraire des années '80, instituée en se délimitant bruyamment surtout de la génération précédente, Manolescu répond: „La génération de 1960 a mis presque deux décennies (...) pour acquérir ses «lettres de noblesse». La solidarité de génération a commencé par marquer une solidarité de corps constitué, d'alignement spirituel. Par la suite, la forme a gagné sa vitalité en débouchant sur son contenu. Il est possible que la génération 1970 traverse une métamorphose similaire; il faut laisser le temps au temps. Il se peut qu'elle soit, en effet, timide. Je l'ignore encore. Tout ce que je peux dire, pour le moment, c'est que certains accents ont changé. Ma génération, par exemple, fut au premier chef une génération de poètes; les prosateurs et les critiques ont eu plus de mal à s'affirmer. Ceux qui nous ont suivis, à dix années de distance, nous ont relancés d'abord par la critique; ce n'est qu'après que la poésie et la prose ont percé. L'affirmation massive des critiques, des historiens littéraires et des jeunes essayistes est le phénomène extraordinaire de la 8^{ème} décennie”.

En observateur circonspect de la vie littéraire, N. Manolescu se méfie des conclusions hâtives. Or, au moment même où l'on s'attendait à ce que les forces de la génération '70 – passant pour „timide”, cause de la dispersion de ses écrivains – se serrent les coudes, on voit déferler, bien plus forte et plus compacte, la „nouvelle vague” des écrivains '80. Par ailleurs, Manolescu fait une observation de bon sens, valable je dirais pour le premier stade de l'affirmation de tout groupe littéraire: au départ, la solidarité de génération est „une solidarité de corps constitué, d'alignement spirituel”. Ce sera le cas pour la génération '80 aussi. En outre, „la solidarité de corps constitué” se prolongera – après la phase des noms alignés – par une deuxième phase, celle des débuts collectifs, dans laquelle les noms retenus le seront en vertu du critère du „contenu” (à savoir de la valeur). Une chose à retenir, pour le moment et pour

un développement ultérieur: l'impact que „le groupe de pression” pouvait s'exercer dans la littérature des années '80 n'est plus à retrouver en 2006.

Pour revenir: „une génération – poursuit N. Manolescu dans le même dialogue avec Vlasie – n'est pas une association d'entraide, c'est une réalité historique, vivante, contradictoire, dialectique”. Et là, il énonce une notion essentielle pour la constitution d'une littérature: „une littérature naît au moment où, entre les personnalités qui coexistent, une certaine relation prend forme (fût-elle d'opposition). Les individus écrivent des livres, les générations créent de la littérature”. Détail qui ne manque pas d'intérêt: cette réponse sous-tend une intention polémique à l'adresse de l'intervieweur qui ne semble pas agréer le terme uniformisateur de génération. Voici, d'ailleurs, le commentaire de Călin Vlasie (qui avait provoqué la réponse): „Ceux qui ne croient pas que les plus jeunes poètes peuvent réaliser une solidarité spirituelle ne manquent pas de reconnaître, plus ou moins (selon les circonstances), que ces plus jeunes promènent devant les portes des rédactions des dons inhabituels... Il est probable que les plus jeunes (une partie), encore moins obsédés par «l'idée de génération», se rendent compte qu'un groupe (une génération c'est trop dire) ne peut pas s'imposer par des clairons bien conduits et extérieurs”. Nul doute, le commentaire est strictement subjectif et polémique vu que, vraisemblablement, Vlasie est lui-même un de ces jeunes poète. Son opinion, qui, indirectement, traduit celle des jeunes poètes (écrivains) dont il parle dans ce dialogue de 1978, déblaie le terrain de l'affirmation littéraire de la génération, même que, pour le moment, il dénie.

Dans le numéro 1 (169) de janvier 1980 de la revue „Amfiteatru”³, les critiques Gh. Grigurcu, Dan Culcer et Laurențiu Ulici répondent à une question „d'actualité”, à savoir „le problème des générations”. Pour les trois, la réponse est claire: non, il n'y a pas de „nouvelle génération” identifiable en vertu de critères esthétiques, il n'y a qu'un groupe d'écrivains qui tentent de „forcer le succès” (Gh. Grigurcu *dixit*), une „promotion” (selon L. Ulici) qui ne se distingue pas – pour ce qui est de l'attitude vis-à-vis du langage poétique – de la „promotion '70”. Nous citons Gh. Grigurcu: „«Le concept» de génération n'est pas judicieux pour la production littéraire actuelle non plus qu'il y a une ou deux décennies. Le fait qu'il revient périodiquement dans la littérature roumaine des deux dernières décennies, soit dans les déclaration des auteurs, soit dans les textes des critiques, annonce que de nouveau un certain nombre de créateurs tentent forcer le succès, attirer l'attention des commentateurs, se glisser dans les „classements” et captiver une media pour s'exprimer”. L'argumentaire de Grigurcu vise l'incompatibilité du talent avec la solidarité de groupe: „Une génération ne peut fournir l'excuse d'une appréciation en bloc, comme une vente en gros et, encore moins, d'un chèque en blanc. A défaut d'une unité organique, l'analyse esthétique s'en trouve contournée et se voit imposer des mesures artificielles. Immixtion culturelle-sentimentale dans le domaine des formes de l'art, la convention de la génération tend à amalgamer qualités et défauts, traits personnels.”

Et pourtant, à partir de 1980 il devient de plus en plus clair que la jeune „génération” (avec ou sans guillemets) s'impose par la vocation du théorique, une vocation qui par-dessus des écrivains des années '60 et '70 l'apparente aux écrivains de l'entre-deux-guerres. Ses prises de position tranchantes, la détermination qu'il met à les affirmer font de Mircea Nedelciu un leader de génération. Sans compter que, de cette génération, il est le premier à débuter, en 1979.

Son texte littéraire et théorique nous frappe doublement: d'abord, par l'attention spéciale qu'il consacre au lecteur („idéal” ou „implicite”) et puis par la mise en relation de ce profil de lecteur à la réalité sociale contemporaine. Autrement dit, ce n'est pas un renouveau de la prose dans l'abstrait ayant comme lecteur un modèle tout aussi abstrait, que Nedelciu propose. Bien au contraire, il se sert de la littérature pour *intervenir dans le réel*, pour remodeler, à travers les habitudes de lecture, un *homme nouveau* (qui soit, avant tout, une autre sorte de lecteur). Ce processus, qu'il appelle *anthropogénie* (d'aucuns l'ont dénommé „un nouvel anthropologisme”, un „nouvel humanisme”), il veut l'appliquer à la littérature par *ingénierie textuelle*. Nous voici en présence de deux concepts importants que Nedelciu n'hésite pas à définir avec l'assurance du théoricien compétent: „Tous les auteurs se doivent de créer leur public. Si l'on veut, à la limite, l'image approximative du public réel dans une société donnée et à un moment donné rentre elle aussi comme composante initiale de toute création. Une forte exigence de l'auteur lors de la formation de cette image rend plus visibles les traces de son effort à „remodeler” son lecteur, notamment pour ce qui est de son attitude vis-à-vis des conventions littéraires antérieures. Pourtant, remodeler le lecteur c'est, en quelque sorte également, remodeler l'homme, c'est de l'anthropogénie. Et l'on s'aperçoit tout à coup que cette démarche est bien plus sérieuse, qu'elle n'est pas simple caprice, qu'elle implique des responsabilités accrues”⁴. Nedelciu aspire à former un lecteur attentif, sensible aux conventions littéraires, du lecteur naïf (devant lequel les lettres défilent et se ressemblent) il rêve faire un lecteur avisé, qui surprenne les stratégies littéraires et aille au-delà. C'est un souci théorique qui a pour pendant – au niveau de l'auteur – le dépassement des conventions littéraires, de la possibilité du „non-conventionnel” en littérature. Son ingénierie textuelle est un effort de contrôler et surtout de dépasser le cercle des conventions littéraires dans lequel l'écrivain se laisse d'habitude enfermé et, tout autant, d'avertir le lecteur, de l'entraîner dans cette aventure de l'exploration aux frontières du littéraire. Le „non-conventionnel” est un autre nom pour *l'authentique* qui se retrouve (en dépit de l'opinion d'Adrian Oțoiu⁵ qui met en opposition les deux exigences importantes de la génération des années '80 – les techniques textuelles et l'authentique) *au-delà* des techniques de l'ingénierie textuelle, tout au bout, une fois qu'elles sont épuisées.

A. Mușina, qui lui demandait si le „non-conventionnel” était possible dans un texte littéraire, Nedelciu répond affirmativement: elle est contenue dans l'attitude *ironique* de l'écrivain qui épouse – pour passer outre – *toutes* les conventions littéraires: „Le non-conventionnel est possible, mais seulement quand nous avons épousé mentalement ou réellement toutes les formules conventionnelles, quand nous prenons, tour à tour, la voie de chaque convention pour l'abandonner, après. Dans ce sens, l'ironie s'avère constructive. C'est là un trait de la littérature de la jeune génération sur laquelle il vaudrait s'arrêter”⁶. Dans ses morceaux de prose courte, le théoricien Nedelciu ne se lasse pas d'exemplifier ces desiderata. Il est un de cas rares à joindre la théorie à la littérature: il excelle à jongler avec les conventions du genre (parfois en vertu d'un programme, comme dans *DEX 305*⁷: il crée un texte cursif et – attention! – ironique à partir des mots qui se trouvent à la page 305 du *DEX*, des mots pris dans le tissu textuel par ordre de leur entrée de dictionnaire), les manipule avec l'intelligence et le détachement

constructif d'un auteur qui, en passant outre, s'interroge obstinément sur les sens ultimes de la littérature.

Pour Nedelciu, nous l'avons précisé, les considérations théoriques ont l'origine dans un temps et dans un espace (la société roumaine des années '80). Dès lors, *la résistance au régime communiste*, par le déni *littéraire* de ses codes et valeurs, s'impose avec la force d'une évidence. Déjouer toutes les conventions littéraires suppose, avant tout, déconstruire les conventions et les codes (littéraires et non seulement) communistes, les signaler au lecteur et, implicitement, s'en défaire avec ironie. C'est un processus formateur pour le lecteur, mais pour *l'homme* tout court aussi, prenant pour cible la résistance au communisme. Nedelciu se range à la conviction de Foucault: c'est en mettant à nu et en déconstruisant „l'ordre du discours” socio-politique communiste qu'il peut s'y soustraire et le miner de l'intérieur. Question valable pour l'écrivain et pour son lecteur réel aussi. Nous aurions là l'interprétation du terme „anthropogénie” dont il fait un mot-clé comme processus de grande „responsabilité” – sans doute littéraire mais, j'ajouterais, surtout sociale – qui définit exactement les implications sociales de la littérature, la finalité ultime de son jeu à faire échouer les codes littéraires. Gardant la réserve envers le concept d'„homme nouveau”, une des manies du communisme aussi, si, d'une part, l'identité de noms du concept communiste et du sien le met à l'abri de la censure, d'autre part cette ambiguïté est source de malentendus et contre-sens pour son entreprise déstabilisatrice. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé à sa *Préface* au roman *Traitements fabuleux*⁸ (j'y reviendrai tout à l'heure): on a cru y voir une concession faite au régime!

Ce discours théorique humaniste plonge ses racines dans la foi – aujourd'hui plus que jamais mise en question – dans la primauté de la littérature sur toutes les autres sciences humaines (la tradition littératurocentriste chère à notre culture): „...non seulement la littérature est le langage qui rassemble les sciences humaines mais ces dernières n'ont d'autre sens que d'être des recherches pré-littéraires; elles ne s'épanouissent que dans la littérature, même si on leur prête une certaine utilité en politique (laquelle a souvent des motifs de s'écartez délibérément de la vérité qu'elle en découvre et utilise parfois l'information fournie par les sciences humaines contre l'homme, si l'intérêt oblige!)”, déclarait-il dans son dialogue avec Al. Mușina⁹. On prête (en 1987!) à la littérature une position centrale et centralisatrice qu'avait occupée jadis la philosophie et que nulle science humaine ne revendique plus aujourd'hui en exclusivité. Nedelciu avait l'intuition du changement de paradigme qui prendra pour nom le postmodernisme (un terme sur lequel, à ce moment-là, il ne s'arrête pas) et pourtant il continue à privilégier un *centralisme de la littérature* (au détriment du relativisme postmoderne) qui lui permet de légitimer son discours sur *l'action formatrice*, sur *la responsabilité* dont est investie la littérature. On perçoit dans l'affirmation de cette responsabilité sociale un écho de la critique exercée par l'Ecole de Francfort et une parade *après coup* aux accusations insistantes portées contre le textualisme à ce moment-là. D'une part, c'est une ouverture du texte sur *une autre chose*, sur le lecteur, sur le social et d'autre part – Nedelciu ne cesse de le souligner dans chacune de ses interventions après 1990 – un combat subtil, textuel, avec la censure et un refus de la politique d'Etat (la parenthèse ci-dessus, relative à la politique qui utilise les vérités des sciences humaines contre l'homme, peut figurer en exemple de désaveu de la politique communiste, à travers le texte).

Dans une interview avec Andrei Bodiu¹⁰, publiée dans la revue „Interval”, le théoricien explique „l’ingénierie textuelle” par les vertus manipulatrices redoutables, par la capacité de l’écrivain de miner le politique: „L’orgueil qui s’exprime dans l’expression „ingénierie textuelle” sous-entend que le texte peut dire n’importe quoi et le contraire s’il est bien maîtrisé et que, après tout, si les écrivains sont un peu persécutés c’est parce qu’ils ont la capacité de dire n’importe quoi par un texte, car ils ont du talent ou cette dextérité que j’appelais *ingénierie textuelle* (c.a.q.s.) Ils peuvent dire n’importe quoi et le contraire et ils peuvent convaincre; ils sont donc des facteurs manipulateurs redoutables”.

Evoquant à un moment donné les dernières phases de la censure aberrante des années ’80, N. Manolescu se souvenait de la censure des mots, totalement aléatoire, qui coupait des passages – au mépris du contexte voire de la syntaxe – pour la simple raison qu’il s’y trouvait des mots tabous relatifs au capitalisme, à la royauté, à la déchéance, à la mort, à la sexualité etc. Dans cette situation, il est clair que lutter contre la censure avec les armes de la textualité était, probablement, tout aussi hasardeux qu’enlever des mots dans un manuscrit ou un autre. Je pense au *sabotage textuel*, aux stratégies subversives, celles qui rognaien imperceptiblement, de l’intérieur, le discours communiste sur le territoire de la littérature. Le discours du pouvoir, aux termes de Foucauld, est bien structuré, bloc immuable, maçonnerie de langue de bois dans laquelle les „salades” des écrivains viennent s’insinuer, le plus souvent avec une infinie et quasi-imperceptible subtilité. Malheureusement ou heureusement, le sabotage textuel n’est pas fait que de mots – inlassablement traqués par les censeurs – mais aussi de syntaxe (phrases et de contexte) et d’implicite. Telle fut la „résistance textuelle” (ou... „par la culture”) dont je vais parler par la suite en m’arrêtant au cas de Mircea Nedelciu et, indirectement, sur celui des écrivains des années ’80 qui passaient en général pour des révoltés, réfractaires au système.

Dans une interview publiée par „Observator cultural”¹¹, l’écrivain Gelu Ionescu qui avait émigré à l’époque communiste et qui vit en ce moment à Berlin, posait un regard plus lucide, un regard extérieur, sur la soi-disante résistance par la culture qui fut, selon lui, trompeuse, une „liberté d’otages”: „La plupart, qui ont refusé le compromis avec la Securitate, ont vécu dans la zone de la «résistance par la culture». *On avait vraiment le sentiment* (c.n.q.s.) d’affronter ceux qui écrivaient pour „Săptămâna” ou „Luceafarul”. Ce type de combat ne fut pas dépourvu d’importance et donnait le sentiment d’une certaine liberté. Mais c’était une liberté insuffisante, c’était – ce que Matei Calinescu a si bien saisi – une «liberté d’otages»; nous acceptions que la censure coupe dans nos livres, nous vivions dans le conformisme”. Bien sûr, considérée aujourd’hui, toute cette littérature ésoptique, de sous-entendus, reste une belle (?) illusion, un château de cartes effondré et peut-être une preuve de lâcheté mais, à essayer de se rappeler le contexte dans lequel ils écrivaient et l’implicite de leurs stratégies subversives, il apparaît qu’on a gagné/récupéré une chose importante: le mirage de vivre et d’agir à l’intérieur d’un grand texte, la littérature, et d’y saboter le texte officiel, l’idéologie. De fouiller, peut-être, les „marges” de la littérature, Derrida dixit, pour voir jusqu’où peut porter le combat des mots, pour voir si nous pouvons, avec les mots, faire non pas des choses mais de la subversion.

Ainsi, l’expérimentation littéraire des écrivains des années ’80 en matière de conventions littéraires (les repousser jusqu’à la limite pour les transgresser après) se superpose à une autre expérimentation, d’exploration des marges de la littérarité du côté du social et du politique.

Ce „on avait vraiment le sentiment” dont parlait Gelu Ionescu est précieux ne serait-ce que pour la bonne foi et pour la conviction littéraire; il vaut en soi que l’on étudie les stratégies du sabotage du discours du pouvoir, la manière dont des écrivains comme Nedelciu croyaient faire opposition au régime en dialoguant avec le lecteur réel, et non idéal, par le texte. La *Préface* de Nedelciu à son roman *Traitements fabulateur* est un exemple désormais classique pour la lutte avec la censure dans les années ‘80, autant par les échos qu’elle a eus à ce moment-là que par le commentaire de l’auteur lorsque le roman fut réédité en 1996 (il avait été publié en 1986 chez Cartea Românească). C’est un exemple très instructif de „textualisme” mis en œuvre, de texte *utile*, de texte-*champ de bataille*, de texte *de sacrifice*. De texte piégé, enfin, qui appâte toutes les suspicions prêtées à suffoquer le roman proprement-dit, un texte qui fourvoie la censure par l’utilisation du vocabulaire officiel, qui fait semblant d’adhérer à l’idéologie socialiste tout en voulant l’anéantir dans cette étreinte mortelle, dans une espèce de dialogue intra-textuel qui va au-delà de la littérature pour toucher le lecteur réel. La tentative de Nedelciu sera impitoyablement critiquée par Monica Lovinescu qui, au micro de la Libre Europe, accuse l’auteur de „textualisme socialiste” et par son ami et congénère Mihai Dinu Gheorghiu¹², qui deviendra un sociologue réputé. Des réactions qui indiquent les limites du texte, ses prétendues vertus ésopiques, ô combien illusoires en réalité.

La lutte avec la censure, disséminée dans le texte, allusive, l’ironie essentielle, le sous-texte, tous ces avertissements textuels passent souvent inaperçus pour le lecteur-cible (ce lecteur intelligent, avisé, „libre” des pressions communistes), la lecture que l’auteur appelle de ses vœux n’est pas toujours au rendez-vous; il arrive même que, lus de travers, ils soient traités de complicité avec le régime/la censure. L’ésopisme est un couteau à double tranchant, comme l’est en général la lutte sur deux fronts: avec la censure, d’une part, et celle pour „l’éveil” du lecteur de l’autre. Ironiquement, pour comprendre les vrais enjeux de la *Préface*, il a fallu une *remise ultérieure dans le contexte*, une réédition du livre, une remise en situation, il a fallu des explications *post-factum* de l’auteur. Toute une démarche qui, finalement, montre qu’à lui seul le texte est impuissant à avoir gain de cause en misant sur l’indirect, l’implicite, sur le demi-mot. À l’époque pourtant, ce fut comme une trouvaille, comme une possibilité ensorcelante, miraculeuse...

Mihaela Ursu remarquait qu’à partir d’un certain moment (dans les textes théoriques, bien sûr) la génération des années ‘80 commence à réagir à l’étiquette passiviste des „textualistes” par un vocabulaire belliqueux, d’„offensive armée”: „une fois que le textualisme (l’étiquette de la première heure de la génération) s’est vu affublé d’une connotation péjorative – sous le prétexte de la passivité expérimentaliste – les directions d’évolution de la génération se précisent de plus en plus fermement dans le vocabulaire de l’„offensive armée”, alternative constructive elle-même, fondatrice, de toute façon préférable à l’équidistance du livresque”¹³. Ce qui est sûr c’est que Nedelciu insiste à prendre ses distances par rapport au textualisme français qui „clôture” le texte, alors que son option à lui va vers une „activité textuante qui lui permette d’intervenir de manière constructive dans le monde”. Plus clairement, cet activisme à connotations sociales (mais ontologiques aussi du moment que Nedelciu et ses congénères parlent d’anthropogénie, de nouvelle sensibilité etc.) repose sur une relation de dialogue, de copropriété et de coparticipation avec le lecteur, le vrai „personnage principal” des proses, selon

Nedelciu. Les études consacrées à la génération '80, à vrai dire peu nombreuses, se demandent encore si cette crise littéraire, si cette rupture et reconfiguration ontologique lancées par les „quatre-vingtards” (ce qui sera appelé par la suite le postmodernisme roumain) furent conçues ou peuvent être considérées après coup comme une forme de résistance face au régime communiste.

Il ne faut pas oublier que la résistance textuelle fut dressée contre un autre texte/discours, celui du pouvoir, contre „le mécanisme textuel de la société” communiste. Dans la *Préface* de l'édition de 1996, Nedelciu s'explique: „Le mécanisme textuel de la société” est, évidemment, la propagande. La littérature textualiste se servait de la parodie ou de l'ironie pour «intégrer» le mécanisme textuel de la société, pour amputer la propagande de toute efficience en la ravalant au risible”. Malheureusement, la lecture ne rendit aussi visibles qu'on l'aurait souhaité ni l'encodage, ni le sous-texte: les raffinements textuels vinrent mourir contre le monolithe invariable, mais si reconnaissable, du langage de la propagande, impuissants à le fissurer. Le discours-appât, forcément contaminé par le lexique de l'idéologie suspicieuse, devint lui-même un *discours suspicieux* car, c'est connu, les mots finissent par trahir... Une préface susceptible de capitulation morale, de caution accordée à la censure dans ce qui était la rocambolesque aventure de la publication d'un livre sous les communistes. Mihai Dinu Gheorghiu ne cache pas un débordement d'ironie amère: „Par une remarquable ingéniosité, le prosateur a trouvé un moyen scriptural de limiter les dégâts que j'appellerais – vu que nous nous trouvons dans la zone sémantique du «visage» – *parétique* (c.a.q.s.) (de paresis, détente): celui de parler avec une moitié de la bouche tandis que l'autre reste crispée, figée dans un rictus qui échappe au contrôle de celui qui parle. La *Préface* du récent roman *Traitements fabuleux* fait ressortir ce qui d'habitude reste caché, enfoui dans le corps du livre, à savoir les limites du dicible, les frontières acceptées du texte, en séparant le thème libre du thème obligatoire, les deux inscrits au programme de la gymnastique intellectuelle. Conséquence de cette mise à jour imposée ou seulement suggérée, le roman a l'air d'un nouveau-né qui, tout en poussant ses premiers cris, traîne encore son cordon ombilical qui lui pend, mou, le long du corps (je ne doute pas que certains commettent l'erreur de le confondre avec l'organe du pouvoir: en réalité, il n'est que l'organe de la dépendance face au pouvoir, étant dépourvu de tout pouvoir; à preuve, à travers lui, l'auteur tient à mettre sans cesse en évidence sa position subalterne)”¹⁴.

Chose remarquable: la réplique de Mihai Dinu Gheorghiu – qui reprochait à Nedelciu sa subordination „ombilicale” à „l'organe du pouvoir” – fut publiée en 1986, année de la parution du livre, par la revue estudiantine „Dialog” de Iassy...

En fait, cette fameuse *Préface*, comment faut-il la lire? On aurait répondu à l'époque (la question ne se posait même pas, cela allait de soi): entre les lignes. La lecture entre les lignes, on en était alors des experts, tout „naturellement”; aujourd’hui c'est un exercice d'analyse de rhétorique-pragmatique. En plus, le texte ne résiste pas à cette analyse, les indices textuels sont insuffisants. Mais à l'époque, l'écrivain comptait sur une complicité extralittéraire avec le lecteur réel. Nedelciu en a acquis d'ailleurs la conviction durant la période où il fut libraire à Cartea Românească. Ce fut alors une expérience pratique qui, jointe à ses propres sources bibliographiques, l'a aidé à élaborer ses propres textes théoriques sur la collaboration (littéraire) avec le lecteur. Il s'agit des articles „Un nouveau personnage principal” (1987)¹⁵ et „Le dialogue

dans la prose courte” (1980, une série de trois articles)¹⁶. Chronologiquement parlant, ces textes encadrent la *Préface* (qui, elle, date probablement de 1984-1985 et reprend des passages à sa thèse de licence) avec laquelle, comme le dévoile un regard attentif, ils entretiennent une relation spéciale: outre qu’ils se réclament d’une ligne théorique commune, ils fournissent au lecteur de la *Préface* la clé de lecture. A défaut de mécanismes intra-textuels qui avertissent le lecteur, nous avons donc cet ensemble de textes théoriques – ample intertexte – de l’auteur qui guide le lecteur.

Sans les précisions ultérieures (sans, surtout, l’édition révisée par Nedelciu en 1996), la lecture de la *Préface* n’est guère concluante. On voit combien les risques du sous-texte sont considérables. Il y a pourtant une chose qui est claire, à savoir *l’appétit* de Nedelciu pour les considérations théoriques. Avant d’être une forme de résistance au régime, la dimension théorique est une *option programmatique, destinée à distinguer un groupe*. Au départ, Nedelciu a fait partie, avec Gheorghe Crăciun, Ioan Flora, Gheorghe Iova, Ion Lăcustă, Gheoghe Ene, Constantin Stan, Sorin Preda, Emil Paraschivoiu, du groupe universitaire „Noii” („Les Nouveaux”), actif dans la Faculté de Lettres de Bucarest entre 1970-1973 (et, par la suite, dans le cénacle „Junimea” au sein duquel est née l’anthologie collective „Desant ’83”).¹⁷

L’expérimentation littéraire radicale – nourrie des sources bibliographiques découvertes dans les années d’étude à la faculté (c’étaient aux années de „dégel”) – représente un *premier mirage* et un *premier engagement dans la profession littéraire*. Gh. Crăciun¹⁸ va caractériser très exactement la passion du groupe des „textualistes” (dont il faisait partie) pour „l’expérimentation radicalisée”: „À deux ou trois exceptions près, l’ouverture du groupe à l’expérimentation radicalisée, malgré les risques de l’échec et de la marginalisation qui en découlaient, est indiscutable. On rêvait, presque tous, d’un nouveau langage, d’une nouvelle perspective, d’une nouvelle syntaxe („la syntaxe de la liberté de dire”, selon une formule de Gheorghe Iova) alors que le désintéressement pour la littérature du moment – jusque vers 1978, quand on découvre Radu Petrescu, est presque total.

Il existe dans ce premier groupement un véritable fanatisme de la recherche, de l’errance à travers les zones blanches du social et du dicible, la volonté de coupler sa propre expérience biographique à l’expérimentation rhétorique et linguistique, de dépasser toute contrainte de genre ou de style et d’inventer ainsi le plus libre discours possible (c.n.q.s.).” De l’emportement enfiévré des débuts, des tâtonnements théoriques naîtront quelques concepts viables qui „stimuleront les sédimentations des idées, consolidant ce que l’on appellera plus tard „la poétique textualiste”¹⁹. Parmi ces concepts: l’idée telquiste du *texte* (qui dissout les espèces classiques), la notion de „textuation” définie par Gh. Iova, „l’ingénierie textuelle” de Nedelciu, les investigations sur „l’authentique” et sur le rapport corps-lettre entreprises par Gh. Crăciun. Autant d’acquis théoriques alimentés par les lectures des années de faculté comme l’explique aussi Nedelciu: „Dans les années ’60-’70, la Faculté de Langue roumaine était un milieu extrêmement propice à l’ouverture culturelle, à l’expérimentation littéraire; même l’information mise à jour sur les cultures d’autres pays était plus accessible, elle aussi; l’implication de l’auteur de texte dans la vie sociale était regardée comme une chose essentielle et non comme une «obligation». Il me semble que, depuis, l’«appétit de participation» a pris du plomb dans l’aile. Il y aurait beaucoup à dire sur cette période du cénacle «Junimea», sur le niveau théorique des

discussions qui volaient très haut, sur les revues à exemplaire unique que l'on accrochait aux murs de l'Université et où on «publiait», avec superbe et naïveté, des «manifestes littéraires». Ce fut le cas de la revue «Noii» (14 ou 15 numéros) [...]. Bien des propositions écrites alors sur un ton apodictique ont été oubliées, d'autres furent intégrées à la démarche des auteurs ci-dessus (du groupe «Noii») (c.n.q.s.) dans des formes presque méconnaissables mais, d'autre part, quelque chose de la désinvolture qui nous semblait toute naturelle à ce moment-là a résisté même si les freins de la maturation et de l'autocensure ont commencé à fonctionner et je pense que c'est là une bonne chose. D'une certaine manière, des signes extérieurs comme ceux qui nous valent aujourd'hui l'étiquette de postmodernistes étaient déjà visibles...”²⁰.

À noter que les opinions des deux représentants de pointe des écrivains quatre-vingtards bucarestois (membres du groupe „textualiste”) concordent pour ce qui est de l'impact des années de formation sur les prises de position ultérieures, qu'elles fussent „textualistes” ou postmodernistes. J'ajouterais que, avant d'être une forme de résistance au politique, „l'ingénierie textuelle” est, on le voit bien, la conséquence constructive de l'effervescence théorique juvénile dont elle a conservé aussi l'enthousiasme que l'esprit de suite. Nedelciu semble avoir été le cas heureux du théoricien qui confirme sa pratique littéraire et qui ne doit pas se rétracter ou s'amender sur ses premières prises de position programmatiques. (Ce qui ne veut pas dire que la critique littéraire n'a pas identifié dans la poétique des années '80 nombre de contradictions...)

Il conviendrait de s'arrêter sur „la fortune” qu'allait connaître le terme d’„expérimentation” littéraire, à commencer par les quatre-vingtards mêmes (le terme apparaît dans la citation ci-dessus de Nedelciu). La passion théorique du groupe „Noii” est épaulée par celle de l'expérimentation. L'expérimentation convient parfaitement à l'esprit juvénile non-conformiste, aiguillonné par l'élan des découvertes et c'est bien ainsi qu'il a été traité par la critique littéraire de l'époque. Mais les insurgées ne s'en contentent pas. Dans *Experimental literar românesc postbelic*²¹, Gh. Crăciun – d'un commun accord avec les deux autres co-auteurs, Monica Spiridon et Ion Bogdan Lefter – traite l'expérimentation comme une dimension définitoire de la littérature roumaine de l'après-guerre, à savoir de la littérature des années '80. Dans la prose des années 1980-1990, Craciun identifie „l'expérimentation en tant que tel”/„radicalisé” et „l'expérimentation intégré”. Il range les „textualistes” du groupe „Noii”, „parrainés par les prosateurs de „l'Ecole de Târgoviște”, leurs „pères spirituels”, dans la catégorie du premier type. L'ambition des „textualistes” roumains – écrit Adrian Oțoiu²² – c'est de transformer le textualisme de simple „rhétorique” en „vision”, de lui donner donc dimension ontologique (sur ce point, Mihaela Ursu va émettre des réserves, que Adrian Oțoiu, lui, ne partage pas au sujet du postmodernisme des „quatre-vingtards”).

Crédités par Gh. Crăciun d'une tradition, les expérimentalistes „radicaux” sont présentés en parallèle avec une seconde vague de prosateurs qui, eux, pratiquent une „expérimentation intégrée”. Le radicalisme esthétique des premiers signifie, d'une part, jonction de la biographie avec la littérature expérimentale et, d'autre part, dépassement des conventions de genre, style, thème etc. afin d'obtenir „le plus libre discours possible”, affirmation qui ne peut pas être dissociée de la zone du politique.

L'autoréférentialité, le texte comme concept intégrateur et le méta-texte radicalisent une poétique qui s'opposera frénétiquement au „tardo-modernisme” (le terme appartient à Mircea Cărtărescu) qui n'est autre que le modernisme tardif de l'après-guerre. A l'époque, les sources philosophiques-littéraires sont surtout françaises: mis à part le décalage temporel qui, chez nous, prend allure de tradition, le textualisme se nourrit de la littérature et de la théorie du groupe „Tel Quel” et de l'école du „Nouveau Roman”. Bien que le postmodernisme quatre-vingtard va délaisser les influences du poststructuralisme littéraire français – élitiste et technicien – pour se rallier à une démocratisation de l'écriture d'extraction anglo-saxonne, les interventions théoriques de Nedelciu restent fidèles plutôt aux sources françaises. Sa prose courte, ses romans – à l'exception notable de *La Femme en rouge* – sont, fatallement, élitistes.

Pour Gh. Crăciun, ce radicalisme esthétique fait figure de courage esthétique dans l'environnement de l'oppression communiste: „L'hostilité, le refus, le discrédit, l'anathème des formes radicales du courage esthétique furent une constante de la politique culturelle officielle de la dernière période du régime de Ceausescu, même si ces modalités de rejet eurent leur subtilité non-dogmatique [...]. Expérimenter c'est se proposer de plein gré, en dehors de tout enjeu de carrière littéraire, d'«errer» sur des étendues qui ne figurent encore sur aucune carte, qui sont dangereusement libres, dangereusement marginales, dangereusement informelles [...]. Les recherches que l'on y menait n'ont conduit seulement à une liberté de la forme, elles ont été aussi une forme de liberté de l'esprit. En ignorant les thèmes, les valeurs, les rhétoriques du jour ils ont contesté structures, codes, modes ossifiés d'expression, mentalités, goûts artistiques, positions de commande littéraire, stéréotypes critiques”²³. Pourtant, dès qu'il s'agit de se faire publier, le courage esthétique retombe de moitié et Gh. Crăciun parle d'élans tempérés, de compromis qui se manifestent dans des formes scripturales de négociation avec la censure. Contester les structures artistiques et les mentalités communistes c'est, en fait, les *ignorer*, les *contourner*, les *éviter*. Dévoiler les conventions littéraires par autoréférentialité et méta-texte revient, dans l'intention des quatre-vingtards, à dévoiler, à miner le discours officiel constitué à son tour de codes ossifiés, ce discours lui-même encodé, idéologisé.

Dans sa perspective théorique, Nedelciu prend en compte non seulement l'idée foucaudienne de „l'ordre du discours” officiel – que l'on peut faire éclater dès que l'on en a identifié les mécanismes – mais également celle de Lucien Goldmann (présente chez Lukacs aussi) qui reconnaît l'homologie entre les structures littéraires et les structures sociales. Bien que sujette à caution, cette homologie conforte Nedelciu dans sa conviction que, en agissant dans l'espace littéraire (sur les conventions littéraires et sur le lecteur), en fait il intervient de façon efficiente dans l'espace social.

Pour revenir à l'expérimentation, le courage esthétique n'est jamais si radical qu'il devienne une réelle contestation et Nedelciu admet que, la plupart du temps, il s'agit d'un reflexe de *la peur*: „Suivant la constitution psychosomatique de chacun, les textes étaient plus ou moins courageux mais la peur, elle, était toujours là. Elle était en fait une méthode de gouvernance de la société de l'époque et je ne vois pas pourquoi nous en aurions été exonérés”²⁴.

L'expérimentation littéraire cependant donne aux quatre-vingtards droit de cité dans une zone de marginalité – littéraire aussi bien que sociale, ce dont ils s'enorgueillissent. Nedelciu, lui, y puisera la justification de sa théorie sur „l'action sociale” du texte. L'expéri-

mentation pratiquée par Nedelciu – qui était justement cette mise en relief des techniques littéraires dans le texte – est une preuve du changement de paradigme non seulement littéraire (les prosateurs sont conscients que l'omniscience et la mimésis traditionnelle sont devenues insuffisantes) mais social aussi. La multitude, la diversité vertigineuse des réalités sociales contemporaines sont tellement puissantes qu'elles ne se contentent plus dans l'œuvre littéraire traditionnelle, gérée par son unique narrateur, omniscient. Dans cette littérature „à personnages”, l'auteur est seul maître à bord, il est le montreur de marionnettes ou, si l'on accepte la terminologie économique préférée par Nedelciu, „celui qui dirige le mouvement des titres de propriété et perçoit l'impôt”²⁵.

La convention sur laquelle repose „l'authentique” d'une telle œuvre n'est plus à démontrer, elle n'est que l'effet d'une *trompe l'œil* voulu par l'auteur. Autrement dit, le terme est utilisé abusivement et il est mal venu dans une littérature „non-démocratique”: „L'authentique d'un tel auteur est constamment emprunté abusivement: elle est globale et gérée”.

Mais qu'est-ce qui change dans le nouveau paradigme littéraire? Qu'est-ce que „le nouvel authentique”? Nous l'avons dit déjà, Nedelciu veut arriver quelque part du côté des marges de la littérarité, il veut transgresser les conventions jusqu'au territoire du „non-conventionnel”, là où l'*authentique* littéraire devient *authentification* au niveau du social. Le statut des deux termes du schéma de Jakobson change automatiquement: émetteur (auteur) – récepteur (lecteur). Le premier mouvement „non-conventionnel” – essentiel pour postuler un nouvel authentique – c'est de faire apparaître l'auteur (avec un nom propre) dans un texte littéraire”²⁶. A ce moment on peut parler de la démocratisation de l'écriture, de relations de copropriété et de la coparticipation auteur-personnage-lecteur à l'élaboration et à la gestion du texte. La simple démission de l'auteur de ses pouvoirs conventionnels-démiurgiques, son implication biographique dans le texte „change quelque chose dans la relation du produit littéraire avec la société qui l'accueille, modifie le statut du lecteur [...], redonne du naturel au dialogue et donne de la vigueur à certaines fonctions sociales de l'art littéraire”²⁷. C'est un texte de 1982, antérieur donc à la célèbre préface dont il a été question ci-dessus et dont la lecture nécessitait l'éclairage de ce genre de textes „d'escorte”, antérieures comme date de parution.

Au moment où disparaît „l'authentique global” contrôlé par l'auteur, il est remplacé par les discours libres des „personnages réels”, qui ne doivent rien à l'intervention de l'auteur; l'authentique acquiert ce sens de non-convention, d'*acte social* et, par la suite, d'*acte engageant*: „L'écriture littéraire devient consubstantielle avec de nombreuses autres activités sociales et la société où elle est produite et, par le fait même qu'elle *authentifie* (c.a.q.s..) toute lecture, elle est engageante”²⁸. Le seul problème qui reste à régler par cet auteur qui a renoncé à ses prérogatives de démiurge concerne la *méthode de transcription du réel*; il est exclu qu'elle ré-signifie/falsifie la réalité comme dans le cas de „l'authentique global” que le narrateur gérait, fort de ses „titres de propriété”. Mais l'intelligence théorique de Nedelciu flaire le piège: des exemples concrets lui fournissent la preuve qu'il n'y a pas de méthode/transcription qui „élimine complètement les doutes”, qu' „aucune manière de transcrire le dialogue n'est idéologiquement innocente”²⁹. Il n'y a point de technique littéraire authentique au sens d'un authentique non-conventionnel (excepté les conventions littéraires) car nous sommes, fatallement, pris dans un cercle vicieux (la littérature). Nedelciu trouve la parade: postuler une autre opposition, entre „le

réalisme de la méthode de transcription du réel” et „le réalisme de l’attitude face au réel”. Il s’ensuivra que non seulement certaines transcriptions non-réalistes des dialogues réels n’annulent pas „le réalisme de l’attitude face au monde du transcripteur” mais que, bien au contraire, elles peuvent l’amplifier. Ce réalisme d’attitude consiste à *utiliser plusieurs types de transcription de la réalité mis en dialogue avec l’idéologie dominante de la société où vit l’auteur*: „L’utilisation réellement vertueuse de plusieurs techniques a pour but l’engagement le plus poussé, elle est donc *réaliste en tant qu’attitude* (c.a.q.s.)”³⁰.

Il importe de concerter ces transcriptions, de les mettre en dialogue au niveau scriptural mais aussi de réaliser „le dialogue de ces nouveaux objets issus dans le monde avec le monde”. Ce qui, en fin de compte, signifie *construction*: „Une prose bien construite ne peut être non-engagée”³¹. *Touché!* Nedelciu voulait démontrer aux critiques et aux auteurs sceptiques ou imbus de préjugés qu’un „auteur bon technologue” peut être très impliqué socialement parlant. La longueur du texte relève elle aussi de la construction: les exigences théoriques ci-dessus ne sont compatibles qu’avec une „certaine” longueur de texte, à savoir celle qui fait une prose courte et non un roman: „Au-delà de cette «certaine longueur», les transformations-amputations des unités sont trop importantes (le réalisme de la méthode de transcription s’évanouit, le dialogue redevient linéaire dans son effort de servir la construction qui, dans la nouvelle forme, se définit autrement, il devient lui-même une construction – voir le roman classique)...” L’engagement de l’auteur des proses courtes, de l’auteur technicien est – conclut Nedelciu dans son article de 1980 – „la capacité d’entrer en dialogue avec l’idéologie dominante” et son authentique, autrement dit le réalisme de son attitude sont conçus de manière à desservir précisément la première.

Revenons au statut qui est assigné au lecteur (récepteur) dans le schéma communicationnel de Jakobson. Dans „Le dialogue dans la prose courte (III)”³², la littérature est envisagée comme communication et la communication est „entente en vue de l’action”. Dans ce processus, le récepteur ciblé est *le lecteur réel*. Nedelciu, qui se propose discuter le statut du lecteur, observe que, mis devant un texte engagé et engageant, ce dernier commence par avoir „une sensation d’inconfort”. La démocratisation de la relation auteur-personnages fait intervenir un troisième élément qui rejoint les deux autres: le lecteur, copropriétaire du texte en train de se faire. L’authentique souhaité couvrira, bien sûr, tous ces niveaux dont A. Oțoiu donne une synthèse en reprenant les termes qu’utilise Nedelciu dans l’article ci-dessus: dialogue entre les messages authentiques de l’auteur + messages des personnes réelles (documents, transmissions directes, citations, expressions argotiques) + message authentique de l’histoire culturelle de l’humanité + „message authentique du lecteur qui commence à émettre dès qu’il a mis entre parenthèses le texte par ses propres questions”. Nedelciu situe les modes de lecture entre deux pôles, d’une part *la lecture-question*, lecture active, impliquée, et d’autre part *la lecture-torpeur*, paresseuse, passive (d’identification), de divertissement dirions-nous aujourd’hui. Naturellement, la prose courte qu’il écrit a besoin du lecteur réel et actif que, une fois acquis à sa cause, il va „incommoder” sans cesse en émettant des propositions authentiques signées de son nom propre, en l’obligeant à une lecture critique, à une „avancée dans le texte par ses propres questions”: „Le statut du lecteur d’un texte dans lequel l’auteur intervient sous son nom propre est modifié et voici comment: les propositions authentiques de l’auteur sont, en fait, des questions sur le

texte, le texte est mis entre parenthèses par la question; le lecteur ne peut avancer dans la lecture qu'à condition de se poser des questions sur le texte, de mettre entre parenthèses à son tour le texte”³³.

Nous rappelions plus tôt un écho de la critique de „l’art affirmatif” entreprise par l’École de Francfort: la prose de Nedelciu semble appartenir à la catégorie de la littérature engagée à tenir en éveil l’esprit critique, à entretenir l’humanisme (fût-ce „le nouvel humanisme”) et non à encourager l’aliénation de l’individu ou, avec un terme dont il use souvent dans la *Préface au Traitement fabulateur*, „la marchandisation” de celui-ci. Vu le contexte sociopolitique roumain, il est évident que la critique de la littérature marchandisée enfantée par le capitalisme doit être lue à l’envers, que c’est la critique de la littérature idéologisée et un plaidoyer pour la résistance de l’esprit critique individuel (du lecteur réel) sous le régime communiste. Ce type de résistance, par la littérature, à la politique officielle s’est heurté au scepticisme des exégètes du phénomène quatre-vingtard. Caius Dobrescu³⁴ s’en montre très sévère et, passant en revue les contradictions des quatre-vingtards, A. Otoiu note à son tour: „les jeux textuels sophistiqués risquent de détourner l’authentique de ses commandements sociaux, d’en faire un jeu de salon, un concept relatif et tronqué”³⁵.

Lancés comme concepts théoriques „purs”, opposés au néomodernisme (ou au „tardo-modernisme”, selon Cărtărescu³⁶) des écrivains des années ‘60 et ’70, les deux concepts définitoires pour les quatre-vingtards – respectivement pour Nedelciu – acquièrent progressivement un sens social de plus en plus marqué: ils doivent répondre à des commandements sociaux et, le théoricien insiste là-dessus, malgré de possibles similitudes avec le textualisme français ou le postmodernisme, „ils sont issus de la réalité engagée dans les transformations de notre société, issus du devenir historique réel et récent de la littérature roumaine, de la réalité des relations que cette littérature entretient avec la société dans laquelle elle est écrite et publiée”³⁷.

Dans une perspective radicale, nous dirions que *l’enjeu des théories de Nedelciu (et des quatre-vingtards) est le social, un enjeu qui, en fin de compte, n'est pas atteint et c'est là l'unique contradiction qu'on peut lui imputer*. L’échec d’une résistance au politique par l’écriture „ésopique” met en question, au moins, la possibilité de l’impact social du texte littéraire et de la lecture active. La génération des années ‘80 appartient déjà à l’histoire littéraire, notamment pour ce qui est de „l’ingénierie textuelle” et de toutes les techniques dérivée du textualisme. Mais aussi en ce qui concerne les homologies entre le littéraire et le social qui aujourd’hui font plutôt figure de jolie utopie. Il n’en reste pas moins évident que Nedelciu (et ses congénères) ont „initié” une génération théorique puissante, qu’il a pressenti, qu’il a théorisé – sans lui reconnaître/utiliser le nom (à l’époque le terme était assez vague et notre théoricien trop rigoureux pour l’utiliser comme tel) – le changement de paradigme qu’on allait appeler postmodernisme.

NOTES

- 1 Gheorghe Crăciun, *Competiția continuă. Generația 80 în texte teoretice (La compétition continue. La génération des années '80 en textes théoriques)*, Éditions Paralela 45, Pitești, 1999.
- 2 „Indivizii scriu cărți, generațiile creează literatură” („Les individus écrivent des livres, aux générations de créer la littérature”), in „Amfiteatru” (An XIII, 5(149)/mai 1978), p. 10; Nicolae Manolescu en dialogue avec Călin Vlasie.
- 3 „În actualitate: problema generațiilor” („Dans l'actualité: le problème des générations”), in „Amfiteatru” (nr. 1(169)/janvier 1980), pp. 4-5.
- 4 „Mircea Nedelciu – Alexandru Mușina. O convorbire «duplex»” („Mircea Nedelciu – Alexandru Mușina. Un entretien «duplex»” in „Echinox” (nº 3-4/1987), pp. 12-13.
- 5 Adrian Otoiu, *Trafic de frontieră. Proza generației '80 (Trafic de frontière. La prose de la génération '80)*, Éditions Paralela 45, Pitești-Brașov-București-Cluj-Napoca, 2000.
- 6 Voir note 4.
- 7 „Dex 305”, in Mircea Nedelciu, *Proză scurtă (Prose courte)*, Éditions Compania, 2003, pp. 626-630.
- 8 Mircea Nedelciu, *Tratament fabulatoriu (Traitement fabulateur)*, Éditions Cartea Românească, București, 1986; IIe édition, Éditions All, București, 1996.
- 9 Voir note 4.
- 10 publié dans „Interval”, nr. 4/1998.
- 11 „E foarte greu să-ți asumi duplicitatea” („Il est fort difficile d'assumer sa duplicité”), in „Observator cultural” (nr. 69 (326)/22-28 juin 2006), interview avec Gelu Ionescu prise par Ovidiu Șimonca.
- 12 „Prefete-fete. Răspunsul sociologului la provocarea prozatorului” („Préfaces-faces. La réponse du sociologue mis au défi par le prosateur”), in „Dialog” (nr. 114/oct. 1986), pp. 5-6.
- 13 Mihaela Ursu, *Optzecismul și promisiunile modernismului (Le courant des années '80 et les promesses du modernisme)*, Éditions Paralela 45; Pitești, 1999, p. 54.
- 14 Voir note 12.
- 15 Voir note 1., pp. 242-245, respectivement pp. 305-313.
- 16 *Desant '83. Antologie de proză scurtă (Descente '83. Anthologie de prose courte)*, IIe édition, préface et dossier critique par Ion Bogdan Lefter, Éditions Paralela 45, Pitești-Brașov-București-Cluj-Napoca, 2000.
- 17 „Experimentele unui deceniu (1980-1990)” („Les expérimentations d'une décennie (1980-1990)”, in Monica Spiridon, Ion Bogdan Lefter, Gheorghe Crăciun, *Experimental literar romanesc postbelic (L'expérimentation littéraire roumaine de l'après-guerre)*, Éditions Paralela 45, Pitești, 1998, pp. 45-46.
- 18 *Idem*, p. 46.
- 19 Voir note 4.
- 20 Voir note 18, pp.
- 21 Voir note 5.
- 22 Voir note 18, pp.35-37.
- 23 Voir note 10.
- 24 „Dialogul în proza scurtă (III). Autenticitate, autor, personaj” („Le dialogue dans la prose courte (III). Authentique, auteur, personnage”), „Echinox” (nr. 5-6-7/1982), in Gh. Crăciun, *Competiția continuă. Generația '80 în texte teoretice*, Éditions Paralela 45, 1999, p. 310.
- 25 *Idem*, p. 311.
- 26 *Idem*, p. 311.
- 27 *Idem*, p. 311.
- 28 *Idem*, p. 311.
- 29 „Dialogul în proza scurtă. Transcriere și construcție” („Le dialogue dans la prose courte. Transcription et construction”), „Echinox” (nº 8-9-10/0980), in Gheorghe Crăciun, *op. cit.* à la note 1, pp. 305-309.
- 30 *Idem*, p. 308.
- 31 *Idem*, p. 308.
- 32 Voir note 25.
- 33 *Idem*, p. 312.
- 34 Caius Dobrescu, *Modernitatea ultimă (Modernité ultime)*, Éditions Univers, București, 1998.
- 35 Voir note 5, p.29.
- 36 Mircea Cărtărescu, *Postmodernismul românesc (Le postmodernisme roumain)*, avec une postface par Paul Cornea, Éditions Humanitas, București, 1999.
- 37 „Un nou personaj principal, România literară” („Un nouveau personnage principal, La Roumanie littéraire”) (nr. 14/ 2 aprilie 1987), in Gh. Crăciun, *op. cit.* pour la note 1, p. 245.